

Marilú Mallet

# De mémoire incomplète

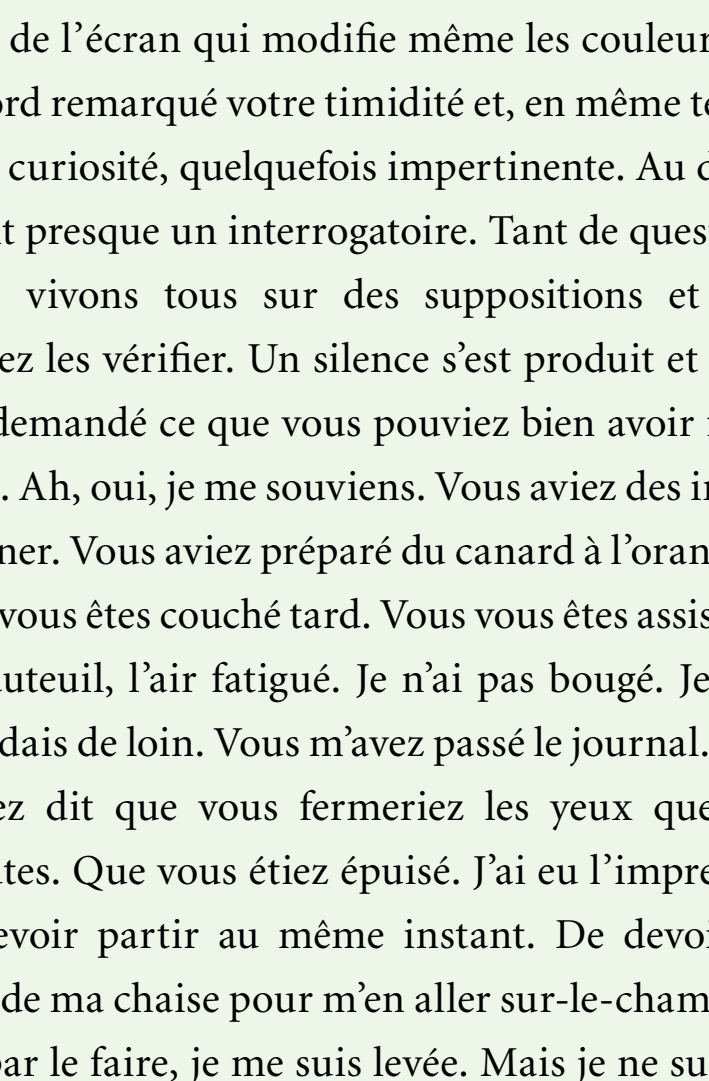
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUIL



Vertiges

JEAN-YVES COLLETIERIE 2010

Gustave Caillebotte (1848-1894), *Rue de Paris, temps de pluie - Jour de pluie à Paris, au croisement des rue de Turin et rue de Moscou* – détail (1877), Art Institute de Chicago, États-Unis.



Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Pierre Toussignant.

*De mémoire incomplète*

TITRE ORIGINAL : *Carta de una memoria incompleta*

**J'AURAIS AIMÉ** vous revoir. Ma timidité, et d'autres choses que je vous expliquerais plus tard m'en ont empêchée. C'était une erreur, je me le suis répété bien souvent. On ne vit qu'une fois et j'attendais qu'un miracle se produise. Je vous imaginais différent. Je pensais que vous seriez brun avec une grosse moustache et des sourcils froncés. Je croyais que vous seriez prétentieux et arrogant. Ce qui m'a frappée d'abord, c'est la couleur de votre peau : elle était si blanche, si rose qu'elle rappelait celle des petits Amours de la peinture allemande. Vos yeux ne m'ont pas laissée indifférente. J'ai rarement vu une couleur aussi transparente. J'ai eu l'impression de voir l'air. Je n'ai pas bougé. Je vous regardais de loin. Vous m'avez passé le journal. Vous m'avez dit que vous fermeriez les yeux quelques minutes. Que vous étiez épuisé. J'ai eu l'impression de devoir partir au même instant. De devoir me lever de ma chaise pour m'en aller sur-le-champ. J'ai fini par le faire, je me suis levée. Mais je ne suis pas partie, je vous ai demandé où était la salle de bains. J'ai suivi vos indications. J'ai déambulé dans l'appartement. J'ai regardé les peintures et les gravures accrochées dans le corridor. La peinture m'attire beaucoup. Vos murs sont précieux. Vous avez des œuvres intéressantes. Des choses de qualité. Je les ai regardées attentivement. Il y avait quelques pièces dans des tons de violet. Je suis finalement entrée dans la salle de bains. Non sans entrevoir auparavant l'intérieur de deux chambres. Sur le lit de l'une d'elles se trouvait une peau de bête. Je ne pense pas que je mettrais une peau de bête sur mon lit... Quand j'avais quinze ans, un garçon m'en avait promis une quand on se marierait. Vous avez quelque chose de commun avec lui. Nous nous aimions à distance. Par lettres. Je me souviens que je le collais les unes par-dessus les autres avec de la Colle-Toul. La liasse était vraiment épaisse. Elle n'entraînait pas dans le tiroir de la table de chevet. Ni dans l'armoire. Je lui écrivais et je joignais parfois quelque chose à mes lettres. Une fois, je lui avais envoyé les retailles d'une jupe écossaise que je n'étais faite. Vous ne vous en souvenez pas ? Excusez-moi. J'avais l'impression que c'était vous. Tout en sachant très bien que ce n'était pas vrai. Vous avez vécu comme il aurait voulu vivre. Comme vous il avait un parent. Un fantôme qui trompait la fille. Et une image du succès qui le poursuivait depuis l'enfance. Et qu'il a toujours voulu surpasser. Vous aussi, j'imagine. Votre veston a la même coupe que celui qu'il aurait choisi pour la circonstance. Juste avant de m'asseoir, je me souviens que vous avez dit quelque chose en regardant l'étoffe de ma veste. Ce que vous avez dit n'a aucune importance. Mais votre attitude, elle, en a. Avez-vous évalué le prix de ma veste ? Pourquoi s'en tenir aux apparences ? Je regardais l'étoffe dans le miroir. Votre salle de bains n'est pas ordinaire. Du moins, à ce qu'il m'a paru. Il y a beaucoup de miroirs où sont accrochés toutes sortes de vêtements féminins... toujours violets. Vraiment, le violet vous obsède ! J'ai alors pensé que vous étiez marié. Il y avait des jouets dans une des chambres. Mais je n'étais pas vraiment sûre que nous soyons chez vous. Puis je me suis rappelé la correspondance placée sur une petite table d'osier blanc, dans un coin, juste avant d'entrer dans la salle de bains. Votre nom y était inscrit. Nous étions donc chez vous. Je me suis peignée lentement. Je me suis occupée des bagatelles dont on s'occupe devant un miroir : la coiffure, les yeux, le rouge à lèvres, les boucles d'oreille. La propreté des dents. Bien tranquillement, pour vous laisser le temps de vous reposer. Comme on m'a entraînée à le faire depuis mon enfance. À ma sortie de la salle de bains, j'ai entendu que le téléphone sonnait et que vous répondiez. Vous ne prononciez que des mono syllabes plutôt incohérentes. Votre interlocuteur, ou interlocutrice, devait être une personne très bavarde dont vous vouliez écouter la conversation, soit une personne aussi timide que vous avec laquelle vous parliez par silences entrecoupés. De toute façon, la personne qu'on demandait n'y était pas, c'était clair. Je suis arrivée au salon comme vous déposiez le récepteur. Vous m'avez examinée. J'ai fait de même. Vous m'avez demandé qui m'avait fait mal à ce point. Votre remarque m'a gênée. J'ai pensé que c'était peut-être dû à ma façon de m'arrêter, ou à ma façon de vous regarder avec les yeux un peu tristes que je tiens de ma grand-mère, ou encore à cause des petites rides autour de mon sourire contraint. Et je vous ai demandé si ce genre de questions vous venait d'avoir vous-même été blessé. J'ai vu mon reflet hausser les épaules dans les vitres de la porte. Vos yeux clairs se sont embrumés. Je vous voyais battu comme je l'ai été, réduit à la moitié, puis au tiers de vous-même. Je voyais tout cela et je clignais des yeux sans que vous puissiez savoir pourquoi. Il fallait que je bouge, j'ai fait deux pas. Vous vous êtes levé. Nous étions presque de la même taille. Vous vous êtes levé et vous étiez bien plus grand que moi. « On s'est déjà rencontrés quelque part, non ? » À question banale, réponse banale : oui. J'ai l'impression que nous avons été ensemble très longtemps moi. Je sais que vous étiez en temps que moi sur cette île lointaine. On m'a même demandé plusieurs fois si j'étais votre femme et je répondais que ça devait être une méprise. Vous avez pris le journal que je tenais quelques instants plus tôt. Ensuite, vous m'avez offert à boire et j'ai accepté. Vous avez cherché de quoi boire dans l'appartement mais vous êtes revenu les mains vides en vous excusant : « Ce n'est pas ma maison. » Peut-être étions-nous chez votre ex-femme, chez votre maîtresse ou votre secrétaire. Chez une femme, sans aucun doute, d'après la quantité de pots de maquillage et de porte-jarretelles violets qu'il y avait dans la salle de bains. Cette fois, j'étais assise et vous, debout. Nous nous regardions attentivement. Vous avez lancé négligemment : « C'est à croire qu'on s'aime. » Comme si vous faisiez un jeu de mots. Une plaisanterie insignifiante. J'ai ressenti quelque chose que je n'ai jamais vu sur le visage de mes parents, mais nous étions deux inconnus. Et votre phrase reflétait tout à fait la situation. Vous avez mis votre veston et je me suis levée. Nous sommes allés vers la porte sans y penser, puis vers l'ascenseur. « What would you like to do ? » m'avez-vous demandé. « I don't know. » (N.d.T. : En anglais dans le texte : *Qu'est-ce que vous aimeriez faire ? – Je ne sais pas.*) L'anglais nous a placés en terrain neutre, entre le tu et le vous. Il était peut-être vingt heures. Vous vouliez écouter de la musique. J'étais contente d'être près de vous. Nous étions à New York, Paris, Londres ou Montréal. Ces quatre noms étaient écrits sur votre chemise. C'était une grande ville. Il y avait beaucoup d'autos. Le métro et les autobus étaient bondés. Dans l'ascenseur, vous avez relu la colonne des spectacles dans le journal et vous avez pensé tout haut que nous aurions pu nous connaître avant. « C'est tellement difficile de rencontrer quelqu'un à sa mesure. » Qui l'a dit ? Vous ou moi ? Je ne sais pas. Il me manque des souvenirs. C'était peut-être à Santiago, il y a quinze ans. Nous y étions tous les deux. Vous aviez parlé la veille avec la personne à qui je parlais le lendemain. Vous étiez à Managua un an après moi. Le contact que vous avez utilisé était le mien. Et la coïncidence de Sydney, celle de Fidji ou de Bangkok. Nous nous sommes littéralement marché sur les talons durant des années. Nous étions ensemble par défaut. Quand vous avez posé votre main sur la grille de l'ascenseur, là où mes doigts enserraient déjà le métal, j'ai remarqué sa teinte jaunâtre et je me suis souvenue des mains de mon père. Au deuxième doigt de la main droite, vous avez la bosse qui lui était venue à force d'écrire. Je me souviens de ses ongles carrés, légèrement arqués, comme des arches de ponts. Vous, mon père, lui... Vous avez tous les mêmes mains. La porte de l'ascenseur s'est ouverte et nous nous sommes avancés, effrayés de tout ce que nous avions avancé jusque-là... Nous avons marché dans la nuit. Vous alliez du côté gauche du trottoir. Moi, je me promenais en longeant les édifices. J'ai remarqué un magasin de poupées. (Je ne l'ai pas dit.) Des poupées anciennes, vêtues de soie, avec des figures de porcelaine et des mains rose tendre. J'avais une poupée de ce genre quand j'étais petite. Ma grand-mère me l'avait rapportée d'Italie. Elle était Génoise comme Christophe Colomb et elle était venue en Amérique sur un bateau à vapeur. Elle n'a pas trouvé d'œufs en or, juste des cauchemars. Elle coiffait ses cheveux blancs en tresses interminables qu'elle attachait autour de sa tête. Quand elle faisait les lits, elle chantait de l'opéra d'une voix de fausset. Ce n'est pas un film de Fellini. Je dormais à côté d'elle quand j'étais petite. Elle et sa voix dégageaient une certaine tendresse. Il y a des moments comme celui-là, où elle et moi, et vous et moi, marchons ensemble dans la ville, sans parler.

Peut-être parlons-nous. Ma mémoire est en désordre. Il me manque des souvenirs. Je me rappelle, que nous sommes montés dans votre auto. Elle était sale et encombrée. Vous aviez de tout : des morceaux de gomme à mâcher, des tasses à café, des journaux, des tomates pourries, des vêtements et des couches de saleté. Votre auto était trop vieille pour que nous soyons en Amérique du Nord. Vous aimez ma ville autant que moi. C'est l'absence totale de références qui vous attire. Comme entre vous et moi. Vous m'avez regardée et vous vous êtes dirigé vers le centre. Vous m'avez proposé d'aller écouter un chanteur à la mode. On voyait ses affiches partout. C'était un chanteur noir. Je me souviens d'une image : quand je suis entrée dans votre appartement, nous sommes regardés avec la même surprise. Nous étions beaucoup plus blancs que nous le pensions. Comme si d'être blanc était un luxe, un sceau de qualité.

Nous sommes arrivés devant la salle de spectacle et vous avez dû faire bien des manœuvres pour stationner l'auto dans le peu d'espace qu'il y avait. Nous sommes descendus. Nous avons traversé la rue devant l'entrée du Grand Théâtre. Nous courions entre les autos en nous tenant par la main. Nous nous sentions tellement à l'aise ensemble, comme si nous avions été faits l'un pour l'autre. Au guichet, on nous a annoncé que c'était complet. Nous avons vagabondé dans les petites rues avec le même demi-sourire de bonheur. Nous sommes entrés dans un restaurant. J'ai commandé une mousse au chocolat (N.d.T. : En français dans le texte.) et vous, un hamburger et des frites. Et une ou deux bières, je pense. Je vous ai surpris pendant que nous attendions. Vous aviez sorti un cahier noir comme le mien, comme celui où j'écris ces lignes. Et j'ai ri. Vous m'avez demandé pourquoi. Je ne savais pas quoi répondre. Je ne pouvais pas vous accuser d'avoir volé mon cahier. S'amuser de la ressemblance d'un cahier est un enfantillage. La vraie raison, c'est que j'étais contente. Je crois vous l'avoir dit. Vous aviez l'air de prendre des notes. Vous vouliez fixer cette rencontre sur du concret, en quelques lignes sur du papier. Moi, je voulais la vivre sans même y penser. Vous ne cessiez pas de me regarder et vous m'avez lancé, à la fois admiratif et déconcerté : « C'est étrange, d'où venez-vous donc ? »

Entre-temps, le garçon a apporté notre commande. Vous le regardiez sans le voir. Mon dessert m'a réjouie, je l'ai savouré avec le même plaisir que les chocolats de mon enfance. Vous avez mis du ketchup sur vos frites. Je l'ai remarqué parce que, premièrement, je déteste le ketchup et, deuxièmement, parce que ça ne cadrerait pas du tout avec l'idée que je me faisais de vous. Je ne pensais pas que les princes mettaient ce genre de sauce sur leur nourriture. Peut-être cela vient-il de vos manières, de vos gestes raffinés, ou de votre façon de vous approcher tendrement. J'aurais aimé être avec vous aussi longtemps que l'impression que j'avais de l'avoir été. Penser à l'amour m'a troublée. Je n'ai pas voulu m'y arrêter. Quelle nuit silencieuse. Il y a tant de choses que je ne vous ai pas dites. J'aimerais vous aimer profondément. Avec toute la tendresse qui m'a manquée. Et avec amitié... Infiniment. Nous n'allons pas préciser les termes. Il faut que le passé serve au mieux le présent. Que l'on poursuive le travail, une fois le métier acquis. Toute innocence sauvegardée...

Vous m'avez posé une infinité de questions. Je vous regardais. Vous avez commandé un autre hamburger, d'autres frites. Non, je n'avais pas faim. Il n'y a pas beaucoup de gens qui m'approchent. Ou plutôt, si, les gens sont attirés par mon aspect physique, mais dès qu'ils me connaissent mieux, ils s'éloignent. Je ne corres ponds plus à l'image qu'ils avaient de moi. Les yeux peut-être... À une certaine époque, j'avais les yeux pleins de candeur, mais je l'ai perdue très vite. Et le temps passant, les muscles aussi deviennent mous. J'étais si jeune quand vous m'avez rencontrée. Chaque année qui passe me ride et détache des morceaux de moi. Par contre, je ne pourrais plus dire votre âge. Peut-être avez-vous l'âge des immortels. Vous devriez pouvoir me répondre, je voudrais savoir pourquoi j'avance sous ce poids désespérant. Cela vous arrive-t-il ? De voir votre vie détachée de vous se changer en poussière ? Pourquoi vieillissez-vous pendant que je vous regarde ? Nous avons été ensemble si peu de temps, si longtemps. Un moment infini. Une si belle rencontre. Et la mémoire incomplète fait son montage avec les seuls éléments positifs. Quand sommes-nous revenus à l'appartement ? Notre appartement. Quand nous sommes-nous étendus sur la peau de bête, celle que vous m'auriez promise à quinze ans ? Pourquoi nous touchons-nous d'abord si timidement puis comme des animaux frustrés ? Quand ai-je commencé à toucher cette maigreur squelettique, à entendre nos os qui s'entrechoquaient doucement ? Et ce filet de voix : « Je suis vieux maintenant et plus rien ne fonctionne. » De toute façon, la tendresse fut agréable, même s'il est tard maintenant, même si, finalement, ce sont nos os qui se rencontrent et remuent dans la fosse commune.

*De mémoire incomplète,*

une nouvelle de Marilú Mallet

traduite de l'espagnol par Louise Anaouil,

est parue, dans le recueil *Miami Trip*,  
aux éditions Québec Amérique,  
à Montréal, en 1986.

ISBN : 2-89037-283-0

Cette nouvelle édition porte le numéro

ISBN : 978-2-89816-057-8

© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020

– 1058 –

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2020

**Lecturiels**

www.lecturiels.org